



MARTIN LUTHER (1483-1546) ET LA MESSE CATHOLIQUE

Parmi les 95 thèses placardées par Martin Luther à la porte de l'église de Wittemberg le 31 octobre 1517, une devait entraîner les conséquences les plus durables et frapper au cœur la piété des fidèles, en bouleversant de fond en comble la théologie de la messe.

En 1520, Martin Luther a trente-sept ans. Il est en pleine possession de ses moyens et c'est l'année où il publie coup sur coup ce que l'on a appelé ses grands écrits réformateurs dans lesquels il exprime, avec une particulière vigueur, au moment même où il reçoit la bulle *Exsurge Domine*¹, les principales thèses qui marquent une rupture profonde avec l'enseignement traditionnel du magistère de l'Église catholique.

Parmi ces thèses, la plus importante, celle qui devait entraîner les conséquences les plus durables et frapper au cœur la piété des fidèles, va bouleverser de fond en comble la théologie de la messe. Elle est contenue dans son "*Prélude sur la captivité babylonienne de l'Église*".

(1) Cette *Bulle contre les erreurs de Martin Luther et ses disciples* (15 juin 1520) de Léon X répond aux enseignements de Martin Luther et à ses 95 thèses.

Selon Luther la messe n'est pas un sacrifice

Abordant la question de ce qu'il nomme le « sacrement du pain », il écrit que ce « *qui retient ce sacrement captif consiste dans cet abus, de loin le plus impie, par quoi il est advenu qu'aujourd'hui rien, ou presque rien, n'est plus généralement admis dans l'Église, ni avec plus de persuasion, que de considérer la messe comme une bonne œuvre et comme un sacrifice.* »²

Nier que la messe fût un vrai sacrifice, c'était éradiquer son caractère essentiel et en changer totalement la nature. Martin Luther en est bien conscient puisqu'il écrit au même endroit : « *Je m'attaque ici à un fait considérable et dont il est peut-être impossible de venir à bout, affermi qu'il*

(2) Martin Luther, *Œuvres*, Ed. Labor et Fides, Genève 1966, tome II, pp. 181-182 (trad. Esnault).

a été par la longue pratique des siècles et approuvé d'un accord universel ; il s'est tellement établi qu'il serait nécessaire de faire disparaître et de changer la plus grande partie des livres qui gouvernent aujourd'hui l'opinion comme aussi toute la forme extérieure de l'Église. Il faudrait introduire un tout autre genre de cérémonies... »

A nouvelle théologie, en effet, doit correspondre une nouvelle liturgie qui, effectivement d'ailleurs, a peu à peu passé dans les faits, éliminant les parties essentielles de la messe pour aboutir au culte protestant luthérien.

Le cardinal Journet, dans une brochure peu connue, parue en 1937, où il met en parallèle la conception catholique de la messe et celle des Réformateurs, écrit : « **Les luthériens** admettaient que la messe pût, à la rigueur, être appelée un sacrifice commémoratif, en souvenir du sacrifice offert sur la croix. Suivant eux, en effet, on y consacre, vénère et reçoit le vrai corps et le vrai sang du Christ. Mais ils **niaient en tous cas deux choses. D'abord que le corps et le sang du Christ, présents sur l'autel, fussent offerts à Dieu. Puis qu'il y eût, sur l'autel, une victime ou un sacrifice pour l'expiation des péchés tant des vivants que des morts. Ils niaient donc qu'il y eût à chaque messe une offrande sacrificielle ayant, comme tout vrai sacrifice, une valeur expiatoire ou satisfactoire. La messe ne peut être don-**

née ni à Dieu ni aux hommes... Il est certain que la messe n'est pas une œuvre communicable à d'autres. Il est un autre scandale, beaucoup plus grave et très spécieux, qu'il faut écarter, à savoir que la messe est, comme on le croit partout, un sacrifice offert à Dieu »³. Telle est, brièvement résumée, la thèse luthérienne.

Elle est une promesse du Christ confirmée par un testament

Que reste-t-il de la messe, une fois ôté son caractère sacrificiel ? Ce n'est pas autre chose, affirme Luther, que « *la promesse que Dieu nous a faite de remettre nos péchés, et cette promesse est telle qu'elle a été confirmée par la mort du Fils de Dieu* ». Cette promesse est donc confirmée par un testament car « *le testament suppose la mort de celui qui a fait la promesse* » et ce « *testament de Christ a été préfiguré dans toutes les promesses de Dieu, dès le commencement du monde* »⁴.

« *Ainsi, continue-t-il, après la chute et pour relever Adam, il lui a été donné cette promesse disant au serpent : "Je mettrai de l'inimitié entre toi et la femme, entre ta descendance et la sienne ; elle t'écrasera la tête et tu guetteras son talon". Dans cette promesse, Adam a été porté comme dans le sein de Dieu... Après cette promesse en est*

(3) Abbé Charles Journet, *La Sainte Messe ou la permanence du sacrifice de la loi nouvelle*, pp. 3-4.

(4) M. Luther, *op. cit.*, p. 184.

venue une autre, faite à Noé, pour le temps qui le séparait d'Abraham. Le signe de cette alliance fut l'arc dans la nuée. C'est dans la foi qui s'y attachait que Noé et ses descendants trouvèrent un Dieu propice. Après cet homme, Dieu promit à Abraham de bénir toutes les nations en sa postérité. C'est là le sein d'Abraham, dans lequel ont été accueillis tous ses descendants. Ensuite il fit à Moïse et aux enfants d'Israël, mais surtout à David, la promesse qui concerne le Christ, par laquelle il révélait, avec la plus grande clarté, le sens de la promesse faite aux anciens. C'est ainsi que l'on parvint à la promesse du nouveau testament, la plus parfaite de toutes, par quoi sont promis ouvertement une vie et un salut gratuits, lesquels sont accordés à quiconque croit à la promesse »⁵.

La messe, ou Cène, ne serait donc pas autre chose que la promesse divine, ou le testament du Christ, signifié et mis en valeur par le sacrement du corps et du sang. Luther explique encore : « *Proprement, à considérer sa substance, la messe ne consiste donc en rien d'autre que les paroles du Christ déjà indiquées : Prenez et mangez, etc. C'est comme s'il disait : Voici, toi qui es un homme et condamné, je te parle, avant tout mérite et tout vœu de ta part, et je te promets le pardon de tous tes péchés ainsi que la vie éternelle, par le pur et gratuit amour que je te porte et parce que telle est la volonté du Père*

des miséricordes. Et afin que tu sois entièrement assuré de cette promesse irrévocable que je te fais, je livrerai mon corps et je répandrai mon sang, pour confirmer ma promesse par cette mort même et en te laissant mon corps et mon sang pour signe et mémorial de cette promesse »⁶.

Les deux seules réalités de la messe : la promesse et la foi

A la messe, il n'y aurait que deux réalités : la promesse divine et la foi de celui qui la reçoit : « *Tu vois ainsi, ajoute Luther, que pour célébrer la messe comme il faut, rien d'autre n'est demandé que la foi. La foi prend appui sur cette promesse, en toute confiance, elle croit à la véracité de Christ et de ses paroles et elle ne doute pas du don qui lui est fait de ces biens immenses »⁷.*

Quant au pain et au vin que Luther, bien qu'il rejette la transsubstantiation, croit réellement devenir le corps et le sang par juxtaposition des substances, ils ne sont que le signe et le mémorial du fait que la promesse a été scellée par la mort du testateur.

« *Dieu, répète-t-il, n'agit jamais ou n'a jamais agi autrement à l'égard des hommes que par la parole de sa promesse. Réciproquement, nous ne pouvons non plus, en aucun cas, agir autrement à l'égard de Dieu qu'en croyant en la parole de sa promesse...*

(6) M. Luther, *op. cit.*, p. 186.

(7) M. Luther, *op. cit.*, p. 187.

Mais lorsque les paroles de la promesse ne sont pas enseignées, quel exercice de la foi peut-il bien y avoir ? Or, sans la foi... quel culte y a-t-il ? C'est pourquoi, aujourd'hui, les prêtres et les moines, avec les évêques et tous leurs supérieurs, sont tous, à n'en pas douter, des idolâtres, vivant dans un état très dangereux, à cause de l'ignorance, de l'abus et de la moquerie dont est l'objet la messe, ce sacrement et cette promesse de Dieu »⁸.

Ce sont, selon lui, des idolâtres non seulement parce qu'ils ne voient ni n'enseignent que la messe, et en particulier les paroles de la consécration "Prenez et mangez, etc." ne sont que les signes de la promesse accomplie par l'unique sacrifice du Christ sur la croix et que l'on doit simplement croire, mais aussi et surtout parce qu'ils abolissent la foi en prétendant que la messe est un vrai sacrifice.

Seize ans plus tard, Jean Calvin, qui a fait sienne cette doctrine de Luther, s'exprime avec non moins d'énergie dans son *Institution chrétienne* (1536).

C'est, dit-il, Satan qui « a aveuglé quasi tout le monde de cette erreur pestilentielle qu'on crût la messe être

(8) *Ibid.*

sacrifice et oblation pour impêtrer la rémission des péchés ». Satan « ne dressa jamais une plus forte machine pour combattre et abattre le règne de Jésus-Christ »⁹. Le fond de son grief se découvre dans cette autre phrase : « Et la messe... à quoi tend-elle sinon que la passion de Jésus-Christ, par laquelle il s'est offert soi-même un seul sacrifice au Père, demeure ensevelie et supprimée ? »

Une théologie de la juxtaposition

L'argumentation des Réformateurs est extrêmement simple. Ils lisent dans l'épître aux Hébreux, spécialement aux chapitres IV à X, tout ce que dit saint Paul sur l'insuf-

fisance des sacrifices répétés de la loi ancienne et son remplacement par la nouvelle alliance. « De même que l'ancienne alliance, ou testament, a été inaugurée par Moïse en versant le sang des taureaux et des boucs, de même le Christ, "grand prêtre des biens à venir" et "médiateur d'une alliance nouvelle" a inauguré ce nouveau testament en versant son propre sang "car là où il y a testament, il faut nécessairement établir la mort du testateur". La loi ancienne n'était "que l'ombre des biens à venir". Le

(9) Lib. IV, ch. 18, nos 1 et 18.



grand prêtre devait entrer chaque année dans le saint des saints muni d'un sang qui n'était pas le sien. Le Christ "s'est offert lui-même à Dieu en victime sans défaut" avec son propre sang et il s'est ainsi "offert lui-même une seule fois pour enlever les péchés d'un grand nombre". Ainsi, conclut saint Paul, "nous sommes sanctifiés par l'oblation faite une fois pour toutes du corps de Jésus-Christ". C'est en effet par une oblation unique qu'il a rendu parfaits pour toujours ceux qui sont sanctifiés ».

Mais, pensent les Réformateurs, si le sacrifice du Christ pour la rémission des péchés a été accompli en une seule fois et s'il s'agit d'un sacrifice unique consommé par un prêtre unique qui offre une fois pour toutes son propre sang, comment peut-on dire que les messes qui se multiplient partout sont de vrais sacrifices ? Dans leur esprit, ces messes ne peuvent qu'ajouter d'autres sacrifices au seul véritable sacrifice de la croix, en se juxtaposant et même en se substituant sacrilègement à lui.

« Calvin, par exemple, entreprend de prouver que cette messe, quoiqu'elle soit parée et fardée, fait très grand déshonneur à Jésus-Christ, opprime et ensevelit sa croix, met en oubli sa mort, nous ôte le fruit qui nous en provenait. À la messe, d'après lui, un prêtre mortel se substitue au Prêtre Éternel, un autre sacrifice s'ajoute à celui de la croix consi-

déré comme imparfait, une nouvelle rédemption et une autre rémission que celle de la Croix nous sont proposées »¹⁰.

En mettant brutalement en concurrence le sacrifice de la croix et le sacrifice de la messe, en obligeant à choisir l'un ou l'autre et naturellement le sacrifice de la croix contre la messe, les Réformateurs ont rompu avec l'un des enseignements fondamentaux de la Tradition catholique, « *car, écrit le cardinal Journet, c'est folie, à nos yeux, de voir dans le sacrifice de la messe un sacrifice pouvant entrer en concurrence avec le sacrifice de la croix, un sacrifice juxtaposé, ajouté, substitué au sacrifice de la croix. Toute la substance de l'enseignement de l'Église sur ce point, l'intuition fondamentale qu'elle proclame contre le protestantisme, c'est, au contraire, que la messe est par essence un sacrifice dépendant du sacrifice de la croix, tout subordonné et tout référé au sacrifice de la croix, destiné uniquement à perpétuer, à prolonger jusqu'à nous le sacrifice parfait offert sur la croix une fois pour toutes »¹¹.*

La mise au point du cardinal Cajetan

Après la vaine entrevue qu'il eut à Augsbourg avec Martin Luther, près d'une année après la fameuse affaire des 95 thèses de 1517, le cardinal

(10) Ch. Journet, *op. cit.*, pp. 5-6. Cf. *Inst. chrét.* lib. IV, ch. 18, n° 1, n°s 2 à 6.

(11) Ch. Journet, *op. cit.*, p. 6.



Luther devant le cardinal Cajetan

Cajetan s'attacha à la réfutation théologique des positions luthériennes pour remettre dans leur vraie lumière celles de l'Église catholique.

Au moment où commençaient les erreurs de Luther, Léon X lui écrivit pour lui demander un éclaircissement théologique sur la question du sacrifice de la messe. « *Cajetan a tellement bien compris la doctrine de Luther, dit le cardinal Journet. C'était un grand esprit et un merveilleux théologien. Il ne faussait pas la doctrine de l'adversaire pour la réfuter plus facilement* »¹². Il répondit au vœu du pape dans un petit opuscule et l'on peut se rendre compte qu'il inspira, pour leurs définitions, les Pères du Concile de Trente. Il se place d'ailleurs dans la ligne de saint Thomas d'Aquin et il reprend et développe l'explication déjà donnée en son temps par celui-ci.

(12) Dans une retraite sur la messe (en 1955), p. 35.

Le cardinal Cajetan reçoit bien sûr le texte de saint Paul dans toute son intensité et c'est aussi ce texte que le Concile de Trente commence par rappeler.

Ce sacrifice unique de la Nouvelle Alliance a été offert par le Christ existant alors sous ses apparences propres, d'une manière sanglante, visible et sensible pour les hommes vivant dans ce temps, à cet endroit, leur permettant d'y prendre part, comme le firent la Vierge, saint Jean, toute l'Église qui naissait au pied de la croix.

Cependant, tout le monde l'admet, le Christ n'a pas versé son sang seulement pour les hommes de ce temps-là, mais pour tous les hommes du passé, du présent et toutes les générations qui se succéderont.

D'autre part, Dieu, qui aurait pu nous sauver à distance, a voulu au contraire nous toucher pour nous sauver plus efficacement. C'est pourquoi le Verbe s'est incarné, il a souffert et il est mort au milieu de nous. C'est là le mystère de l'Incarnation.

Vient maintenant le point litigieux. Car, au contraire de Luther et du protestantisme, nous ajoutons que lorsque le Christ ne pourra plus nous toucher par les apparences elles-mêmes de sa passion sanglante, il voudra nous faire cette miséricorde de nous toucher encore à travers des apparences empruntées, étrangères, qui non seulement signifient mais

véhiculent jusqu'à nous la vertu de sa passion sanglante.

Voilà la raison d'être de la Cène et de la messe. Grâce à cette mystérieuse institution, le sacrifice de la croix, qui n'a duré qu'un instant, sera rendu présent visiblement et sensiblement à tous les lieux et à tous les temps sous des apparences empruntées et dans un rite non sanglant.

A parler rigoureusement, le sacrifice de la Nouvelle Alliance n'est pas répété : c'est impossible. Ce qui est répété, dit Cajetan, c'est le rite non sanglant, grâce auquel le sacrifice unique persévère au milieu de nous.

“La messe est le même sacrifice que celui de la croix”, dit le

Concile de Trente

Dans sa retraite sur la messe déjà citée, le cardinal Journet résume très clairement la doctrine de l'Église.

La réponse à faire aux Réformateurs, c'est que les messes ne surajoutent pas « *des sacrifices à celui de la croix, comme si celui-ci était imparfait ou s'était éteint. Le sacrifice de la messe est subordonné au sacrifice de la croix qu'il va véhiculer jusqu'à nous. C'est pourquoi le Concile de Trente a dit : “Loin de déroger au sacrifice de la croix, la messe est le même sacrifice que celui de la croix mais sous une présentation différente”. Pourquoi le Concile de Trente est-il fondé à répondre cela ? Parce que c'est le Christ qui offre comme grand prêtre. Et qui offre quoi ? Il offre*

lui-même, à la messe comme à la croix. C'est le même prêtre et la même victime, par conséquent le même sacrifice, mais sous une présentation différente : une fois le mode de l'offrande est sanglant, une autre fois non sanglant. Une fois c'est le Christ qui s'offre lui-même immédiatement sur la croix, sous ses apparences naturelles, et l'autre fois, il est offert par le ministère du prêtre, sous les signes visibles du pain et du vin, le pain signifiant son corps, le vin son sang, comme disjoints. Alors, il n'y a pas juxtaposition, concurrence au sacrifice de la croix, mais permanence, continuation, le rite non sanglant, qui se répète, étant là pour perpétuer l'unique sacrifice sanglant. »¹³

Il est important, pour ne pas prêter le flanc à la critique du protestantisme, d'employer un vocabulaire précis et de ne pas dire, comme cela se rencontre trop souvent dans des catéchismes catholiques par ailleurs parfaitement orthodoxes, que “la messe est le renouvellement du sacrifice de la croix”. Ce qui est renouvelé, ce n'est pas le sacrifice de la croix mais le rite non sanglant de la Cène qui nous rend nous-mêmes présents à l'unique sacrifice de la croix, au moment de la double consécration. Les conditions de temps et d'espace sont alors comme abolies et nous devenons mystérieusement mais réellement les contemporains de la Vierge, de saint (13) *Loc. cit.*, p. 34.

Jean et de l'Église naissante au pied de la croix sanglante. Car le rite non sanglant institué par le Christ pour nous rendre participants à son sacrifice enveloppe, sous des apparences étrangères et supportables pour la sensibilité humaine, l'essence et la réalité même de cet unique sacrifice.

Le soir du jeudi saint, à la Cène, ce que Jésus vient de rendre présent, c'est son corps "donné pour vous" et c'est son sang "répandu pour vous" et "répandu pour beaucoup" et saint Matthieu ajoute : "en vue de la rémission des péchés". À ce moment déjà, la passion est commencée, elle est en train de s'accomplir. Ce qui est déjà présent dans l'eucharistie, c'est le Christ en tant qu'immolé pour la rémission des péchés.

Il peut faire que la réalité de son sacrifice soit déjà présent à la Cène du Jeudi saint bien qu'il ne soit pas encore consommé sur la croix, comme il pourra faire qu'il soit encore présent dans toutes les messes qui répéteront le rite de la Cène bien que sur la croix il n'ait duré qu'un moment, parce que cette "momentanéité" était non celle d'une mort quelconque mais celle de la mort d'un Dieu éternel. C'est l'éternité de Dieu qui se trouve enclose, pour ainsi dire, dans cette

momentanéité du sacrifice rédempteur et lui assure sa permanence de façon à ce que toutes les générations, jusqu'à la fin du monde, puissent bénéficier non seulement des fruits du sacrifice mais de sa présence même, sous les apparences non sanglantes.

L'Église sera toujours contemporaine du sacrifice de la croix

Jusqu'à la fin du monde, l'Église sera toujours là, sous la croix et contemporaine du sacrifice de la croix. Dans sa retraite sur la messe, le cardinal Journet disait encore : « *Maintenant, le Christ est glorieux au ciel, mais il n'annule pas l'acte de sa croix sanglante en faisant descendre directement sur nous un*



rayon de sa gloire pour nous sanctifier. Non. Il continue de nous sauver par cet acte unique et indestructible, par cette momentanéité de la croix. Au moment de la transsubstantiation, il vient au milieu de nous glorieux, mais sans manifester les rayons de sa gloire, voulant au contraire nous sauver à travers un rayon de sa croix sanglante ; et c'est pourquoi le contact spirituel qui vient de la croix nous est signifié par la double consécration du pain et du vin, qui montre que le corps et le sang du Sauveur ont, un jour, été tragiquement séparés. C'est bien le Christ glorieux qui est contenu sous ces apparences du pain

et du vin, mais ces apparences ne nous réfèrent à lui qu'à travers le drame de son corps et de son sang jadis séparés. »¹⁴

Cette affirmation de la présence du sacrifice de la croix partout et chaque fois que la messe est célébrée est en profonde harmonie avec le mystère de l'Incarnation du Verbe. Elle découle de cette parole que nous rapporte saint Jean (3,16) : "Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle".

Selon le cardinal Journet, « on peut dire : il n'y a qu'un seul mystère chrétien dont découlent tous les autres, c'est le mystère de l'Incarnation ». Or ce sont précisément les implications de ce mystère qui ont été tragiquement méconnues par la Réforme protestante. « *Suivant la conception nouvelle, écrit-il, le drame de l'Incarnation rédemptrice s'est produit au principe du christianisme pour être aussitôt retiré dans les cieux et ne laisser dans l'histoire que le plus grand des souvenirs : toute la Cène se réduira bien vite à n'être qu'un symbole commémoratif* »¹⁵.

On oppose donc la pureté de la croix à l'"imposture" de la messe qui ne serait qu'une invention de Satan. Même processus dans le domaine de la Révélation. Selon la conception protestante, la prédication vivante

(14) *Loc. cit.*, p. 40.

(15) Ch. Journet, *op. cit.*, p. 22.



Joachim II de Brandebourg reçoit pour la première fois la communion en tant que luthérien en l'église St-Nicolas à Spandau

et infaillible du salut cesse à la mort du dernier apôtre. Il ne nous en reste plus que le recueil des Écritures. On oppose donc les Écritures à la prédication vivante et infaillible qui est à l'origine des Écritures mais qui continue à nous en donner le sens authentique. D'où le rejet de toute l'institution hiérarchique fondée pour conserver, développer et enseigner le dépôt de la Révélation.

Dieu a eu assez d'amour pour donner son Fils unique une première fois à Noël, le jour de l'Incarnation, et une seconde fois le Vendredi-saint, lorsqu'il est mort pour nous sur la croix. Mais l'amour de Dieu a été assez abondant, assez miséricordieux pour que l'Incarnation du Verbe ne nous soit pas arrachée le jour de l'Ascension et qu'elle nous soit

conservée jusqu'à la Parousie dans une Église qui, selon saint Paul, est le corps du Christ, unie à sa Tête, où la vérité révélée pourra atteindre tous les hommes et le sacrifice du Christ étendre sa présence et son contact à toutes les générations jusqu'au retour de Jésus dans la gloire.

L'Église est le moyen choisi par le Christ pour prolonger son Incarnation et continuer de toucher les hommes par son contact. C'est pour-quoi elle peut être définie « *comme un épanchement de l'Incarnation, comme une expansion du Christ-Dieu* »¹⁶. Selon la belle formule de Bossuet, "l'Église, c'est Jésus-Christ répandu et communiqué"¹⁷.

La messe changée en prédication

Tandis que l'Église, prolongation de l'Incarnation du Verbe, annonce un sacrifice rédempteur unique perpétué à travers les âges, « *Luther veut enfermer ce sacrifice rédempteur dans le passé, le couper de tout contact avec les âges postérieurs, le prêcher comme une chose entièrement révolue que la foi doit saisir comme absente : à ce prix seulement, pense-t-il, le sacrifice rédempteur sera unique* »¹⁸.

Il en résulte que non seulement le caractère sacrificiel de la messe doit

être effacé mais que le sacrement lui-même passe au second plan puisqu'il n'est que le signe de la promesse. Ce qui passe au premier plan, c'est l'annonce de la promesse par la prédication. Même le cœur du canon de la messe, c'est-à-dire la consécration, se réduit aussi à une simple prédication :

« *La messe, écrit Luther, est une partie de l'Évangile ; bien plus, elle est la somme et le résumé de l'Évangile. Qu'est donc l'Évangile, pour tout dire, sinon la bonne nouvelle du pardon des péchés ? Or, l'étendue et l'abondance de tout ce qui peut être dit du pardon des péchés et de la miséricorde de Dieu sont comprises dans ce raccourci qu'est la parole du testament. Il découle de là que les assemblées du peuple ne devraient pas être autre chose que des explications de la messe, c'est-à-dire de claires expressions de la promesse que Dieu a faite de ce testament. Car c'est ainsi que l'on enseignerait la foi et que l'on édifierait vraiment l'Église.* »¹⁹

Première conséquence, le canon romain, que l'on conservait encore mais expurgé de tout ce qui impliquait trop clairement l'idée de sacrifice, devait être dit à voix haute alors qu'en Occident, depuis le VIII^e siècle, l'usage s'était établi de le dire à voix basse pour signifier, par ce silence sacré, la grandeur de ce moment de l'action liturgique. Mais si cette action est comprise comme une pré-

(16) Ch. Journet, *L'Église du Verbe Incarné*, t. II, p. 581.
(17) Lettre à une demoiselle de Metz.
(18) Ch. Journet, *La sainte messe*, p. 21.

(19) M. Luther, *op. cit.*, p. 199.

dication et n'est que le récit, sur un ton narratif, des circonstances dans lesquelles fut faite la promesse, le silence devient une absurdité.

Deuxième conséquence, c'est l'inévitable introduction, surtout pour le canon, de la langue du peuple. Aussi Luther souhaite-t-il notamment qu'à l'instant des paroles de l'institution et de l'élévation de l'hostie et du calice, « *de même qu'il élève effectivement à notre vue le signe, ou sacrement, le prêtre prononce aussi à nos oreilles la parole, ou testament, à voix haute et claire, et qu'il le fasse dans la langue du peuple, quelle qu'elle soit, pour mieux éveiller la foi !* »²⁰



Troisième conséquence, s'il n'y a pas de perpétuation du sacrifice, si celui-ci est enfermé dans un moment du passé et la messe changée en une prédication, comme l'écrit Luther : « *Quant au fond même de la messe et du sacrement, nous sommes tous égaux, prêtres et laïques* »²¹. Plus besoin de consécration sacerdotale spécifique, tous les chrétiens étant égaux devant la promesse que leur apporte la seule Écriture et étant sauvés par la seule foi en cette promesse. Tous sont donc prêtres en vertu de leur baptême :

(20) M. Luther, *op. cit.*, p. 197.

(21) M. Luther, *op. cit.*, p. 198.

"Tous les chrétiens appartiennent vraiment à l'état ecclésiastique ; il n'existe entre eux aucune différence, si ce n'est celle de la fonction..."²².

Ce qui fait le fond de la théologie luthérienne, c'est, comme l'a si bien diagnostiqué et analysé le cardinal Journet, un « spiritualisme de la désincarnation »²³.

Certes, « *Luther affirme comme nous que Dieu, qui pouvait sauver le monde du haut du ciel, l'a sauvé en effet par le contact corporel de sa passion sanglante. Où il innove, c'est quand il assure qu'il suffit que le sacrifice rédempteur soit entré jadis en contact avec le monde ; qu'il est inutile que la présence corporelle de la passion sanglante soit offerte aux hommes de tous les pays et de tous les temps ; que c'est assez qu'elle leur soit rappelée par la prédication* »²⁴. La messe n'est donc bien qu'une promesse comme celles faites jadis à Adam, à Noé dans l'arc-en-ciel, à Abraham, à Moïse, mais plus parfaite car elle est la dernière et

(22) M. Luther, *op. cit.*, p. 85 (*A la noblesse chrétienne...*)

(23) Cf. Ch. Journet, *L'esprit du protestantisme...*, p. 25.

(24) Ch. Journet, *La sainte messe...*, p. 19.

elle accomplit ce que les précédentes annonçaient.

“Une inconsciente nostalgie de la loi ancienne”

Il est vrai que la foi des anciens justes énumérés dans le chapitre XI de l'épître aux Hébreux est bien de même nature que celle du Nouveau Testament, mais, comme le précise saint Thomas, elle diffère d'état en raison de la condition des croyants. *« Les anciens justes attendaient la venue au milieu des hommes d'une Réalité encore absente et qui ne leur était proposée que sous de purs signes, de pures figures, capables tout au plus de la promettre... Dans le Nouveau Testament, les disciples croient une Réalité présente au milieu d'eux, non pas certes à découvrir comme dans le ciel, mais cachée sous le voile des signes et des figures. Les anciens, par la foi, touchaient en esprit le Christ corporellement distant et absent. Dans le Nouveau Testament, les disciples, par la foi, touchent en esprit le Christ corporellement présent au milieu d'eux. Et cette présence corporelle du Christ, qui fait toute la différence entre l'Ancien et le Nouveau Testament, est une faveur inexprimable. »*²⁵

Or Luther, en éliminant la présence réelle du sacrifice de la croix à la Cène et à la messe et en alignant la “promesse” du salut des hommes pour ainsi dire au même niveau que celles

qui l'ont annoncée chez les anciens justes, efface cette présence corporelle du Christ “qui fait toute la différence entre l'Ancien et le Nouveau Testament”. *« De ce point de vue, écrit le cardinal Journet, le protestantisme, qui tente d'en appeler au “contact par la foi” pour déclarer inutile le “contact corporel” de l'Incarnation rédemptrice et qui prétend substituer la “présence en esprit” à la “présence corporelle”, apparaît comme une méconnaissance de la nature même du Nouveau Testament, comme une inconsciente nostalgie de la loi ancienne, comme un retour morbide au passé, comme une peur des conséquences de la loi de l'Incarnation, dans lesquelles il ne pourra que voir autant de matérialisations. »*²⁶

Zwingli, né une année après Luther et promoteur de la Réforme en Suisse, dénoncera très tôt le “paganisme” qui aurait détourné l'Église catholique du “pur Evangile” et, comme Luther, il supprimera d'abord les sacramentaux puis la majeure partie des sacrements. *« Et le protestantisme libéral, qui finit par prendre en horreur le mystère même du Verbe fait chair, devra passer non pas pour une forme imprévue du protestantisme, mais pour sa forme extrême et pour son éternelle tentation. »*²⁷

LUCIEN MÉROZ

(*Una Voce Helvetica*, mai 1986)

(26) Ch. Journet, *op. cit.*, p. 24.

(27) *Ibid.*

(25) Ch. Journet, *op. cit.*, pp. 23-24.